La deixis, les déictiques et la déictisation au risque du texte littéraire

 *La Modification* de Michel Butor

Marion Colas-Blaise (Université du Luxembourg)

« Par la deixis, le langage se lie au monde existant et en particulier aux individus que l’énonciation met en jeu et en action » (Louis de Saussure, 2018, p. 1).

« […] la *deixis* du discours (l’espace, le temps, puis l’acteur de l’énonciation) n’est pas une simple forme : elle est d’emblée associée à une expérience sensible de la présence, une expérience perceptive et affective » (Jacques Fontanille, [1998] 2003, p. 98).

Cette entrée en matière peu conventionnelle, qui met en exergue deux citations mobilisant un double cadre théorique, linguistique et sémiotique, nous place, d’emblée, face à une complexité. Il apparaît que la notion de deixis est une de ces notions-carrefour qui appellent des ancrages théoriques et disciplinaires variés : sémiotiques (e.a. Greimas et Courtés, 1979 ; Bordron, 1995 ; Fontanille, [1998] 2003 ; Bertrand, 2005 ; Coquet, 2007 ; Klinkenberg, 2016 ; Parret, 2016), linguistiques (e. a. Bühler, [1934] 1965 ; Jakobson, 1963 ; Benveniste, 1966, 1974 ; Dubois *et al.*, 1972 ; Lyons, 1980 ; Kerbrat-Orecchioni, [1980] 1999 ; Kleiber, 1986, 2003, 2016, 2018 ; Morel et Danon-Boileau, 1992 ; Ducrot et Schaeffer, 1995 ; Neveu, 2004 ; Guillot, 2006 ; Landragin, 2006 ; Jacquin, 2017 ; Kleiber et Vuillaume, 2018) ou philosophiques (la philosophie du langage, en particulier au sujet de Husserl (Brisart, 2011)  ; entre phénoménologie et herméneutique, cf. Ricoeur, 1990, à propos du « je » comme sujet parlant). Des approches, strictement complémentaires, ont pour objet d’analyse l’inscription de l’instance et de la situation d’énonciation dans le texte ou le discours, qu’il soit verbal ou par exemple visuel, en adoptant une perspective théorique commune : celle de l’énonciation. Mais il y a plus : en associant le « partage déictique » à une « sortie de l’inhérence à soi-même », Denis Bertrand (2005, p. 179) insiste sur la nécessité de se tourner vers l’en deçà des marques que l’instance d’énonciation laisse dans ses productions sémiosiques et qui relèvent, de ce fait, de l’énonciation énoncée (Greimas et Courtés, 1979). Il invite à remonter vers la deixis comme présence *au* monde et positionnement *devant* le monde ou *dans* le monde (Colas-Blaise 2019).

Toute la difficulté est là : comment mener une réflexion sur, d’une part, les traces de l’inscription d’une instance d’énonciation dans son texte et, d’autre part, ce soubassement sensible qui rappelle plus que jamais que les enjeux profonds sont liés non seulement au repérage des marques d’énonciation disséminées dans le texte ou le discours, mais à la genèse du sens ? Enfin, comment envisager le mouvement originaire à la base de toute production du sens, la déictisation en relation avec l’aspectualisation?

Il s’agira maintenant de mettre des considérations générales[[1]](#footnote-1) à l’épreuve du texte littéraire, plus particulièrement, ici, de *La Modification* de Michel Butor, dont Greimas et Courtés ont commenté l’emploi atypique des pronoms personnels dans l’entrée consacrée à l’énonciation (1979, p. 210). *La Modification* invite à réinterroger l’usage fait des déictiques, en raison, déjà, de la répétition insistante de « vous », qui a fait couler beaucoup d’encre. Plus largement, nous chercherons à vérifier l’hypothèse que le recours aux déictiques peut être, sinon déviant, du moins singularisant et témoigner, dès lors qu’on constate des récurrences, d’un *style déictique*.

Dans la première partie, nous nous demanderons dans quelle mesure le « vous » permet de remonter vers une étape antérieure à l’émergence du « je », c’est-à-dire d’envisager une égogenèse. La deuxième partie sera consacrée au démonstratif, particulièrement fréquent dans ce roman : il s’agira d’évaluer toute la portée du geste de désignation ou d’ostension qui cherche à créer des repères face à un mouvement généralisé de désintégration et d’effritement de la décision que le protagoniste, Léon Delmont, a prise au début de son voyage à bord du train qui relie Paris à Rome. Dans la troisième partie, il s’agira d’approcher le mouvement instauré par une ponctuation et une segmentation du texte atypiques à la lumière de la deixis aspectualisante et, plus largement, de l’emportement caractéristique de la déictisation.

**Remettre le *vous* de *La Modification* sur le métier**

L’emploi de la deuxième personne du pluriel, dès le début de *La Modification*, a suscité bon nombre de commentaires, comme le rappelle Amir Biglari (2010). On peut se tourner vers la théorie littéraire, en particulier vers Françoise Van Rossum-Guyon :

[…] le monde et la conscience sont donnés d’un même coup. Les choses ne sont pas « dissoutes dans la conscience » puisque la distance impliquée par le « vous » permet leur description en tant qu’objets, mais cette description est en elle-même celle de la conscience qui les éprouve ou les réfléchit. Dans la mesure où l’on peut parler de « réalisme phénoménologique » à propos d’une technique narrative, on peut donc reconnaître avec St. Aubyn que l’utilisation de la deuxième personne dans *La Modification* représente une étape nouvelle dans la représentation d’une conscience vraiment « en situation ». (1970, p. 159)

D’un point de vue sémiotique, on peut faire appel à la distinction, par Jean-François Bordron (2011), entre l’indice, l’icône et le symbole : la strate d’organisation iconique suppose l’interaction entre un pré-sujet et un pré-objet et leur cofondation grâce à la perception. Il est ainsi possible de rendre compte d’une formation de la « conscience » et d’une expression, en amont de la prise en charge par le langage symbolique.

L’idée que nous aimerions alors défendre est que le « vous » affleure dans *La Modification* comme trace, au niveau du texte, de la deuxième étape d’une genèse qui est une égogenèse, au sens où l’entendent les praxématiciens. Résumons leur théorie à grands traits : si les embrayeurs *je, ici, maintenant* renvoient au sujet en soi-même, c’est-à-dire à une « subjectivité explicite (ipséité) » et à une image de réalité achevée, (sujet en *soi-même*), le déictique *là* et le pronom *on* sont à mettre en relation avec l’intersubjectivité et une image de réalité émergente ; quant aux prépositions spatiales et aux phénomènes empathiques, ils concernent une subjectivité implicite, procédurale, et une image de réalité virtuelle (sujet en *même*) (Détrie, Siblot, Verine, 2001, p. 333). Notre proposition peut alors être résumée en ces termes : dans *La Modification*, il se peut que le *vous* se rapproche du *ça*, selon Robert Lafont, ou, mieux, du *on* « transitionnel » (Détrie, 1998, p. 29), qui ménage la transition d’un ensemble encore indifférencié vers une discrimination des personnes.

L’ambiguïté de « vous » est telle que plusieurs analyses sont possibles. En effet, dans le cas de l’implantation d’un interlocuteur « vous », la situation énonciative ne lève pas une grande incertitude référentielle : le sujet d’énonciation s’adresse-t-il à lui-même (auto-dialogisation) ou à un personnage textuel (destinataire interne) ? S’agirait-il du « vous » du lecteur (destinataire externe), voire d’un « vous » externe parfaitement vague, aux contours élargis indéfiniment ?

Ainsi, quand le « vous » renvoie à un personnage textuel (*non-je*), il est pleinement objectivé, le débrayage étant dissocié d’un éventuel embrayage sur la situation d’énonciation. Cette interprétation semble compatible avec le commentaire de Greimas et Courtés (1979, p. 120) :

L’usage que fait M. Butor du « vous » dans *Modifications [sic]*, par exemple, fait état, dans le cadre de la catégorie de la personne projetée hors de l’énonciation, d’un parcours suspensif prolongé : le « je », installé d’abord sur le parcours visant à générer le sujet de l’énoncé est censé se transformer en un « nous »  inclusif (subsumant le « je » et les « autres », tels que moi) pour ne passer qu’ensuite à un « vous » exclusif (les « autres » en tant que métonyme du « non-je ») : ce n’est qu’alors que la dénégation embrayante, tout en manifestant le « vous », fait refaire le chemin en sens inverse jusqu’à ce « je » déjà débrayé, créateur de l’illusion énonciative.

Pour notre part, nous cherchons à vérifier l’hypothèse que dans une situation d’auto-dialogisation, c’est-à-dire en amont de l’explicitation de la subjectivité en « je », le « vous » atteste, au niveau émergent, l’instauration d’une réalité en cours, plutôt que le niveau réalisé, qui produit une image de réalité (couple *je/tu-vous*) pleinement construite. Par le biais de la trace que constitue le pronom « vous », l’instance d’énonciation impliquée dans la textualisation *présente*, c’est-à-dire rend présent ou confère un degré de présence à une instance qui n’est pas encore une ipséité, plutôt que de *représenter* une intersubjectivité (*je* + *tu/vous* dans le monde) en faisant appel aux règles et à l’armature syntaxique du langage symbolique. L’idée que nous souhaitons développer est que la trace au niveau du texte reflète ou imite, en donnant accès de manière plus immédiate à cette (inter)subjectivité naissante, qui caractérise non seulement le niveau émergent des praxématiciens, mais aussi les strates indicielle (virtualités, hypothèses) et iconique (perception) selon Jean-François Bordron. Le « vous »témoigne déjà d’un certain degré d’objectivation, comme le suggère Roland Barthes (1964, p. 103) : « Cette interpellation est capitale, car elle institue la conscience du héros. C’est à force de s’entendre décrite par un regard que la conscience du héros se modifie ». La « description », telle qu’elle est conçue ici, implique une prise de distance ; attachée à la genèse du « vous », nous considérons ici ces strates du sens indicielle et iconique où cette prise de distance est en cours, avant l’embrayage, l’ensemble du processus étant représenté et coulé dans un moule narratif par Butor.

La notion de dialogisation, mise en avant par les praxématiciens au titre de l’image de réalité émergente, mérite une attention particulière : on voit à l’œuvre une scission qui répète la sortie de l’inhérence à elle-même d’une instance qui, au stade virtuel ou au niveau de l’organisation de sens indicielle, est *au* monde et, au stade de l’organisation de sens iconique, est obligée de se positionner *face* au temps, à l’espace et à l’A(a)utre (style expérientiel, Colas-Blaise 2012). Amir Biglari (2010) défend l’idée d’un « dialogue intérieur » : nous proposons de parler d’auto-dialogisme, sans pour autant considérer le *je* comme un repère stabilisé et pleinement réalisé. L’auto-dialogisation rythme plutôt le processus qui, à terme, fait émerger le « je » dans le texte ; elle en constitue une composante essentielle. Cette interprétation est corroborée par le fait que « je » affleure dans le texte, sporadiquement, pendant la deuxième moitié du livre, avant de triompher à la fin du livre :

Vous dites : je te le promets, Henriette, dès que nous le pourrons, nous reviendrons ensemble à Rome, dès que les ondes de cette perturbation se seront calmées, dès que tu m’auras pardonné ; nous ne serons pas si vieux. (p. 282)[[2]](#footnote-2)

L’instance qui dit « je » se réalise pleinement à travers le projet d’écriture, cette appropriation de tout un vécu qui se greffe sur la praxis énonciative, des représentations doxiques et des formations discursives antécédentes qui, pendant le voyage, envahissent l’instance du « vous », la submergent à mesure que la fatigue du voyage augmente et que les cahots du train affectent le corps, contribuant à une déliquescence généralisée[[3]](#footnote-3). Jusqu’à ce que, se réalisant pleinement en tant que « je », l’instance se dise apte, à la faveur d’un débrayage, à les coucher sur le papier.

Cette analyse n’est pas contredite par le commentaire de Michel Butor lui-même :

Comme il s’agissait d’une prise de conscience, il ne fallait pas que la personne dise *je*. Il me fallait un monologue intérieur au-dessous du niveau de langage du personnage lui-même, dans une forme intermédiaire entre la première personne et la troisième. *Ce qui me permet de décrire la situation du personnage et la façon dont le langage naît en lui*. (1957, *apud* Van Rossum-Guyon, 1970, p. 159)

Ce passage nous semble compatible avec l’idée d’une remontée embrayante vers le « je » et, conjointement, celle d’une déictisation-aspectualisation qui installe l’ipséité au terme d’un parcours. Nous nous interrogeons sur la possibilité de restituer, au départ du processus, une instance non encore sujet, largement impersonnelle, pré-réflexive, que l’on peut associer à un « sur-embray age » ou « proto-embrayage », au sens où l’entend Denis Bertrand (2005) : le « proto-embrayage » consiste à « donner langue et sens à une instance antérieure, plus originaire, plus “génitive”, se tenant au plus près de l’engendrement, au plus près de la présence corporelle à partir de l’impression sensible » (pour un développement, cf. Colas-Blaise, 2019). Comme nous l’avons suggéré plus haut, dès lors que la perspective est celle de la genèse de la personne, le « vous » de Michel Butor peut être rapproché du « ça » ou du « on » : plus précisément, il les *suit*, avant l’embrayage et la consolidation du *je*.

Du point de vue d’une phénoménologie du langage, le « vous » rappelle le corps qui, selon les termes de Jean-Claude Coquet (2007, p. 38), « énonce en premier son rapport au monde ». Il ne s’y résume pas, mais permet de penser la transition, le passage, entre ce « on » encore indéfini et impersonnel et le *je* qui s’énonce en disant « je ». Cela alors même qu’il est dénommé et donc objectivé : si l’on suit Oswald Ducrot et Jean-Marie Schaeffer ([1972] 1995), le nom propre « Léon Delmont » comprend un aspect déictique. Ainsi, le « vous » est tendu entre, d’une part, le surgissement du *on* et, d’autre part, sa stabilisation sous la forme du « je ». En même temps, on constate un débrayage pour ainsi dire second, comme latéral, qui fait que le « vous » est objectivé davantage à travers le processus de la nomination.

Résumons : faisant dialoguer la sémiotique greimassienne/post-greimassienne et la praxématique, dans le sillage de la psycho-mécanique de Gustave Guillaume, nous avons essayé, dans les lignes qui précèdent, de rendre compte d’une interprétation du « vous » possible, en adoptant le point de vue de la genèse de l’ipséité : le « vous » constitue alors une forme d’expression émergente. La déictisation a ainsi été captée dans son mouvement, qui fait saillir le *je*, *ici* et *maintenant* au terme d’un processus. L’ambiguïté du « vous » est triple : par opposition à ce « vous » aux contours indéfinis, que nous avons rapproché du « on » ou du « ça » caractéristiques du proto-embrayage, nous avons considéré un « vous » textuel débrayé (destinataire interne). Enfin, le « vous » renvoie au destinataire externe, singulier ou pluriel, et il est lisible par rapport à la situation d’énonciation, quand – pour citer Benveniste – un « je » implante un « tu » en face de lui.

Dans le cas de l’objectivation du « vous » textuel, nous parlons de déictisation interne débrayante (par opposition à la déictisation externe suite à un embrayage sur la situation d’énonciation (« je/tu (vous) »)) ? Nous essayons de défendre l’idée que la déictisation aspectualisante peut caractériser l’opération du débrayage en se chargeant, plus spécifiquement, du déploiement des catégories de la personne, de l’espace et du temps. Le débrayage est alors conçu comme un geste incarné, corporalisé. D’une part, il renvoie à un sujet sensible et percevant et, spectaculaire, il attire l’attention d’autrui. D’autre part, toujours « en gestation » (Basso Fossali 2017), il est associé à une processualité par conversion d’une expérience sensori-motrice en inscription sur un support.

Il s’agira, maintenant, de faire un pas de plus, en montrant en quoi l’emploi massif du syntagme nominal (SN) démonstratif témoigne de la volonté du personnage de maîtriser une réalité sur laquelle il n’a plus d’emprise.

 **« Voir ceci » et « voir selon »**

Les démonstratifs de point de vue ou démonstratifs empathiques ont suscité, au cours des vingt dernières années, maintes réflexions, sans cesser d’être problématiques. C’est ainsi que Georges Kleiber (2003) pointe la pléthore des étiquettes : aux *démonstratifs de point de vue* et *démonstratifs empathiques* s’ajoutent les *démonstratifs mémoriels*, *de pensée indexicale*ou *démonstrative*, *de subjectivité*. De plus, écrit-il, les démonstratifs qui ne ressortissent pas à un emploi situationnel, par exemple dans un roman[[4]](#footnote-4), réclament le détour par la *Deixis am Phantasma* de Bühler, sans que la question de la manière dont la désignation référentielle s’opère dans ce cas soit pleinement résolue. Cela en particulier, nous dit-il, parce que la distinction établie par Bühler entre une deixis *am Phantasma* s’exerçant dans le monde mémoriel et une deixis se rapportant à un monde imaginaire construit n’est pas toujours répercutée. Si elle l’est, le point de vue adopté peut être celui du narrateur omniscient ou celui, subjectif et empathique, d’un personnage de l’histoire racontée, le lecteur étant appelé à se mettre à la place de ce dernier[[5]](#footnote-5).

Tel est le cas dans *La Modification*, si tant est que le « vous » ne renvoie pas, du moins pas uniquement, à l’interlocuteur-lecteur. Il s’agit alors de s’interroger sur la solidarisation de l’emploi de SN démonstratifs récurrents, là où le SN défini serait possible, avec le contenu narré.

Partons de cet extrait :

Il faut fixer votre attention sur les objets que voient vos yeux, cette poignée, cette étagère, et le filet avec ces bagages, cette photographie de montagnes, ce miroir, cette photographie de petits bateaux dans un port, ce cendrier avec son couvercle et ses vis, ce rideau roulé, cet interrupteur, cette sonnette d’alarme,

 sur les personnes qui sont dans ce compartiment, ces deux ouvriers italiens […], sur ce garçon, le plus jeune des deux, qui essuie la buée sur la vitre avec sa manche,

 afin de mettre un terme à ce remuement intérieur, à ce dangereux brassage et remâchage de souvenirs. (p. 157)

Résumons les propriétés principales du démonstratif déictique, avant de dégager, d’un point de vue plus nettement sémio-linguistique, le soubassement d’une instance centre déictique sensible et percevante.

Plus linguistiquement donc, nous dirons que l’article défini serait possible et suffisant du point de vue référentiel. En effet, comme le rappelle Pascale Massé-Arka (2017), l’article défini établit ce que Blanche-Benveniste et Chervel (1966, p. 34) appellent un « contraste de signifiés » : le SN défini indiquerait la sélection, par exemple, de la poignée par rapport à ce qui n’est pas elle, étant apte à extraire un élément dans un ensemble de deux éléments appartenant à des domaines différents, alors que le SN démonstratif est censé opérer dans un même domaine, par exemple en opposant une poignée à une autre poignée. Il est bien vrai qu’en l’occurrence, le SN démonstratif « cette poignée » peut difficilement désigner un exemplaire particulier d’une classe, c’est-à-dire ouvrir sur une multiplicité, comme le demande le démonstratif : il ne s’agit pas de cette poignée par contraste interne avec d’autres possibles. La présence du SN démonstratif appelle donc un supplément d’attention. Une lecture par contraste interne est cependant permise par « ce garçon, le plus jeune des deux ». Enfin, à l’inverse des SN démonstratifs, les SN définis pourraient établir un lien de type associatif avec le champ lexical du train.

Si les SN démonstratifs à répétition ont donc de quoi surprendre – faut-il utiliser le terme « insolite » ? –, on peut dégager plusieurs effets de sens. Le SN démonstratif suppose un investissement particulier d’une instance subjective, ici fictive, qui s’implique vivement en établissant avec l’objet une relation cognitive et affective particulière. À la faveur d’une rupture avec le co(n)texte et d’une sortie du cadre, d’un blocage de l’intensité conduisant à une intensification, d’un rebond et d’une relance, le SN démonstratif rend saillant l’objet mis en évidence, tout en donnant lieu à une thématisation subséquente. Enfin, il peut mobiliser l’encyclopédie du lecteur, en réactivant des contenus doxiques, plus ou moins stéréotypés, donnés en partage.

Poussons la réflexion plus avant, en convoquant les concepts et outils d’analyse de la sémiotique et en contextualisant l’extrait davantage.

Nous le savons, nous assistons, dans *La Modification*, à une désintégration progressive du personnage, à l’« hideuse déliquescence » (p. 209) qui s’empare des certitudes – par exemple, de la décision de ramener Cécile à Paris, mais aussi, de la croyance dans un ordre du monde désormais désuet :

Une des grandes vagues de l’histoire s’achève ainsi dans vos consciences, celle où le monde avait un centre, qui n’était pas seulement la terre au milieu des sphères de Ptolémée, mais Rome au centre de la terre, un centre qui s’est déplacé, qui a cherché à se fixer après l’écroulement de Rome à Byzance, puis beaucoup plus tard dans le Paris impérial […].

 Si puissant pendant tant de siècles sur tous les rêves européens, le souvenir de l’Empire est maintenant une figure insuffisante pour désigner l’avenir de ce monde, devenu pour chacun de nous beaucoup plus vaste et tout autrement distribué (p. 277).

Contre la menace de la dispersion, de l’émiettement et, plus généralement, du défaut de sens, le personnage est modalisé selon le devoir (« il faut fixer… »). Il doit se constituer comme centre déictique au sens où l’entend Jacques Fontanille :

Tout appelle ici une lecture « phénoménologique », qui s’organiserait autour d’un centre déictique, Ego, dont le champ de présence est cerné, dessiné, prédiqué par la visée de l’autre ; cerné dans le temps aussi bien que dans l’espace, puisque c’est cet autre même qui définit les limites du champ en rétention et en protension. Et cette activité présuppose elle-même une visée du sujet-centre déictique, au cours de laquelle il identifie l’autre comme une chair intentionnelle, en empathie avec sa propre chair. (1996, p. 171-172)

C’est la constitution d’un sujet-centre déictique qui est visée dans *La Modification*, l’intentionnalité – ou son ombre, l’instance n’étant pas encore un sujet – pouvant, selon Jacques Fontanille (*ibid.*, p. 174-175), prendre quatre formes. Ainsi, du point de vue du personnage, l’appréhension esthétique se traduit pour l’essentiel, dans notre cas, par la volonté d’écrire un livre relatant l’expérience de la métamorphose. L’appréhension narrative et pragmatique consiste à abandonner la décision de ramener Cécile à Paris et d’organiser différemment l’espace, en préservant la possibilité de l’ambiguïté, de l’invention et de la création :

Ne vaudrait-il pas mieux conserver entre ces deux villes leur distance, toutes ces gares, tous ces paysages qui les séparent ? Mais en plus des communications normales par lesquelles chacun pourrait se rendre de l‘une à l’autre quand il voudrait, il y aurait un certain nombre de points de contact, de passages instantanés qui s’ouvriraient à certains moments déterminés par des lois que l’on ne parviendrait à connaître que peu à peu. (p. 280)

À cela s’ajoute une appréhension « discursive » et « cognitive » (Fontanille, *ibid*., p. 174), qui cherche à rétablir une cohérence :

Vous dites : il faudrait montrer dans ce livre le rôle que peut jouer Rome dans la vie d’un homme à Paris : on pourrait imaginer ces deux villes superposées l’une à l’autre, l’une souterraine par rapport à l’autre, avec des trappes de communication que certains seulement connaîtraient sans qu’aucun sans doute parvînt à les connaître toutes, de telle sorte que pour aller d’un lieu à un autre il pourrait y avoir certains raccourcis ou détours inattendus […] de telle sorte que toute localisation serait double, l’espace romain déformant plus ou moins pour chacun l’espace parisien, autorisant rencontres ou induisant en pièges. (p. 277-278)

Enfin, l’appréhension pathémique est bien présente : ce que le pointage vers des objets de l’espace, la cofondation d’une instance subjectale et d’une instance objectale à travers la perception doivent procurer, c’est un sentiment de détente, peut-être de familiarité qui rassure et réconforte. Le geste de l’ostension doit agir au même titre que la projection sur l’environnement de diverses grilles : topographique (« le coin couloir face à la marche à votre gauche », « un homme à votre droite », « sur la même banquette que lui, après un intervalle pour l’instant inoccupé » (p. 10-11), logique (de l’englobé à l’englobant, du particulier au général), chronologique (élaboration de mini-séquences narratives) ou encore idéologique. L’ostension doit dresser un rempart contre les logiques dispersives qui frappent l’espace et démantèlent les contenus doxiques et les fausses cohérences. Michel Butor donne cette clé de lecture lui-même :

Qui vous a demandé qu’on éteigne ? Qui a voulu cette veilleuse ? La lumière était dure et brûlante, mais les objets qu’elle éclairait présentaient du moins une surface dure à laquelle vous aviez l’impression de pouvoir vous appuyer, vous accrocher, avec quoi vous tentiez de vous constituer un rempart contre cette infiltration, cette lézarde, cette question qui s’élargit, vous humiliant, cette interrogation contagieuse qui se met à faire trembler de plus en plus de pièces de cette machine extérieure, de cette cuirasse métallique dont vous-même jusqu’à présent ne soupçonniez pas la minceur, la fragilité. (p. 238-239)

L’entreprise est cependant risquée : l’ostension conduit à constituer les unités partitives en unités intégrales, qui fixent le sens, le soustraient à tout changement, et bloquent la circulation du sens et la possibilité des déformations érigées, à la fin du livre, en valeur suprême. En ce sens, le « voir ceci » thétique, thématique, doit être associé au « voir selon », tel que Jacques Garelli (1992) le conçoit dans un article consacré à Merleau-Ponty. Face à l’acte thétique objectivant, il s’agit de rétablir les conditions d’un élargissement de la perspective, du « passage possible, progressif, fondateur, amplifiant qui irait de l’inspection méthodique du “ceci” à la prospection interrogative du “selon” » (*ibid.*, p. 82). On ne saurait mieux mettre en évidence le côté réducteur et faussement sécurisant d’un voir individuant qui reste accroché à la « surface dure » des objets, le danger que représente le prélèvement de fragments du réel, figés et autonomisés. Il faut au contraire, selon Merleau-Ponty, aborder la chose individuée en tant qu’elle est inscrite dans une constellation : « toute perception n’est perception de quelque chose qu’en étant aussi relative imperception d’un horizon ou d’un fond, qu’elle implique, mais ne thématise pas » (Merleau-Ponty, 1968, p. 12 ; cité par Garelli, 1992, p. 83). Le sujet voyant doit être incorporé dans le champ du visible, afin que, dans un corps à corps avec le monde, puisse s’engager un échange avec les objets arrachés à leur fausse évidence et que soit générée « cette tranquille terreur, […] cette émotion primitive où s’affirme avec tant de puissance et de hauteur, au-dessus des ruines de tant de mensonges, la passion de l’existence et de la vérité » (*La Modification*, p. 239). Grâce à cet échange, le sujet percevant peut, tel le peintre, « [naître] dans les choses comme par concentration et venue à soi du visible » (Merleau-Ponty, 1964a, p. 69), dans ces choses qui remplissent son regard de sa présence. Ainsi, dans *La Modification*, il appartient à l’épaisse lumière bleue d’instaurer ou, mieux, de révéler « de doux échos sur toutes les mains et sur tous les fronts des dormeurs » (p. 239), à l’image de « toutes ces participations » évoquées par Merleau-Ponty :

[…] on s’apercevrait qu’une couleur nue, et en général un visible, n’est pas un morceau d’être absolument dur, insécable, offert tout nu à une vision qui ne pourrait être que totale ou nulle, mais plutôt une sorte de détroit entre des horizons extérieurs et des horizons intérieurs toujours béants, quelque chose qui vient toucher doucement et fait résonner à distance diverses régions du monde coloré ou visible […]. (1964b, p. 175)

Dans *La Modification*, la mise en résonance est rendue possible par le

[…] bleu qui reste comme suspendu dans l’air, qui donne l’impression qu’il faut le traverser pour voir, ce bleu aidé de ce perpétuel tremblement, de ce bruit, de ces respirations devinées, [qui] restitue les objets à leur incertitude originelle, non point vus crûment mais reconstitués à partir d’indices, de telle sorte qu’ils vous regardent autant que vous les regardez. (p. 239)

Résumons. Le SN démonstratif traduit ainsi les efforts pour à la fois i) centrer le regard et faire barrage aux cauchemars et à une désintégration généralisée, ii) initier une intersubjectivité grâce à l’entre-expression d’une instance subjectale et d’une instance objectale, l’objet devenant un autre sujet qui s’offre au regard, mais qui fait aussi connaître ses besoins, et iii) ouvrir sur l’ailleurs en relation avec le ici : il s’agit d’instaurer des mises en résonance auxquelles la superposition des villes de Paris et de Rome, qui rend possibles la fluidité des échanges, mais aussi la déformation et l’invention, confère une forme d’expression particulière.

La déictisation fournit ainsi ses bases à l’aspectualisation associée à l’inscription d’un centre déictique dans le temps et dans l’espace : celle-ci, ainsi que Greimas et Fontanille l’ont souligné, peut à la fois se traduire par des « saisies-arrêts dans une variation continue des équilibres tensifs » et par des « “balayages” homogénéisant la totalité des étapes du processus » (1991, p. 10). Précisément, il y a un risque que les « saisies-arrêts » occultent le caractère tensif de l’aspectualité, qu’il faut rétablir contre la menace du figement, tout comme un bleu trop épais peut générer un flou généralisé, où les lignes nettes s’abîment, et la fusion dans la masse. Dans les termes de Claude Zilberberg, il faut penser l’arrêt et l’arrêt de l’arrêt. Enfin, l’homogénéisation est, précisément, refusée à Delmont tant que le paysage défile à toute vitesse et que le tempo rapide impose des limitations à la vue. Durant son voyage, il lui est en effet impossible d’embrasser tout le paysage. La vue de l’observateur est obstruée, le paysage est nécessairement parcellisé et la recomposition ne peut se faire que sur le mode de la spéculation et de la déception :

La voie ferrée y [dans une véritable forêt] creuse une tranchée qui se resserre de telle sorte que vous ne voyez plus du tout le ciel, que le sol même se relève en de hauts remblais de terre nue ou de maçonnerie sur laquelle un instant, juste le temps de les reconnaître, se peignent en rouge sur un rectangle blanc les grandes lettres que vous attendiez certes mais peut-être pas aussi tôt […]. (p. 16)

La tranchée traduit figurativement un obstacle à l’avancée du regard, une « obstruction » au plan modal[[6]](#footnote-6). Modalisé selon le /ne pas pouvoir observer/, Delmont est condamné à n’avoir de cette réalité, placée sous le signe de l’inachèvement, qu’une vue à chaque fois instantanée. Aussi est-il obligé de réinterpréter l’obstruction comme une inaccessibilité. Soit il suppose une continuité entre la partie visible et ce qui est soustrait à son regard, soit il opère un transfert de compétence sur l’informateur – le camion qui « s’écarte, revient, disparaît derrière une maison […] » (p. 33) – et amorce un mouvement de retrait.

Nous essayerons de montrer, dans la troisième partie, en quoi ce mouvement déictisant, qui conjoint fermeture et ouverture, centrement et décentrement, arrêt et arrêt de l’arrêt, et qui érige la mise en résonance en valeur suprême, peut être *montré* (plutôt que dit) par un des traits caractéristiques du style de Butor. Il s’agira ainsi d’insister sur la capacité du texte littéraire à *mettre en scène* la manière dont la déictisation est au fondement de l’énonciation comme pratique.

**Prendre les mots au « lasso » : déictisation, construction de la phrase et ponctuation**

Ce qui retient notre attention ici, c’est l’« iconisation » du plan de l’expression, c’est-à-dire ce redoublement intime qui fait qu’une construction de phrase, la ponctuation, le recours au SN démonstratif, une disposition du texte dans l’espace de la page… peuvent refléter, voire mimer les métamorphoses qui s’opèrent au niveau du contenu : la désagrégation de la décision initiale, la volonté de trouver des repères dans l’espace, l’ouverture qui fait dialoguer l’ici et l’ailleurs et qui, proposant un nouvel ordre du monde multi-centré, ménage la possibilité de la découverte et du renouveau. Il s’agit de montrer en quoi les formes de l’expression dans leur dimension phono- et morpho-syntaxique rendent sensible une expérience à la fois sensible, perceptive et cognitive[[7]](#footnote-7). Ce redoublement intime peut témoigner d’une littérarisation du texte.

La déictisation concerne ici l’écriture comme mouvement, avec ses heurts, ses arrêts et ses reprises, une façon particulière d’investir l’espace de la page et de mobiliser le temps, qui renvoie à l’auteur comme centre déictique. L’idée à développer est que le style d’écriture, qui combine des composantes socio- et idiolectales[[8]](#footnote-8), *donne à voir* le style sémiotique ou, selon nos termes, expérientiel (Colas-Blaise, 2012) du personnage, c’est-à-dire, comme nous avons pu le dire, une attitude au monde (au temps, à l’espace, à l’A(a)utre) fondamentale. En l’occurrence, celle-ci tend vers l’émergence d’un *je-ici-maintenant*. L’auteur, pourra-t-on dire de manière cavalière, dessine en creux le lieu d’un point de vue, qui est occupé par le personnage ; ou encore, projetant une appréhension esthétique, narrative, discursive et cognitive, mais aussi pathémique du « défaut d’être » (Fontanille, 1996, p. 174), il *se met à sa place*, invitant le lecteur à tisser lui-même une relation de type empathique. Retenons plus particulièrement cet extrait, au tout début du livre :

Un homme à votre droite, son visage à la hauteur de votre coude, assis en face de cette place où vous allez vous installer pour ce voyage […] selon toute vraisemblance le possesseur de cette serviette noire bourrée de dossiers […] pour être une chose, une possession et non un mot, posée sur le filet de métal aux trous carrés, et appuyée sur la paroi du corridor,

 cet homme vous dévisage […] il voudrait vous demander de vous asseoir […] (p. 8)[[9]](#footnote-9).

Ce passage illustre ce que nous appelons le procédé de l’engendrement textuel par « paragraphes ouverts » (Colas-Blaise, 1998) qui imprime à la phrase une dynamique toute particulière. Michel Butor s’attarde lui-même sur les phrases longues. Au sujet de *L’Emploi du Temps*, d’abord :

Dans *L’Emploi du Temps*, à partir du moment où l’une de mes phrases dépassait une grande page, pour rendre la structure plus apparente, je l’ai divisée en paragraphes. Habituellement, le paragraphe est divisé en phrases. J’ai renversé cela : à l’intérieur de la phrase, j’ai mis plusieurs paragraphes, ce qui rapproche cette prose d’une structure poétique, ce que j’ai accentué, en mettant des répétitions de termes au début de ces paragraphes. (1993, p. 88)

À propos de *La Modification*, ensuite :

On voit bien comment, pour relier les menus détails d’une anecdote choisie aussi banale que possible, aux moments principaux de l’Histoire de l’Occident, il fallait des structures grammaticales assez complexes pour pouvoir en quelque sorte attraper certains thèmes par de grandes boucles comme avec un lasso, réalisant ainsi un équivalent littéraire des spirales des grands architectes baroques. (1993, p. 99)

Nous sommes, une nouvelle fois, face à une complexité. D’une part, le blanc après la virgule signifie le terme d’un mouvement et réclame un regard rétrospectif, avant un nouveau début, signalé par le retrait. D’autre part, cette logique est déjouée par la virgule qui tire en direction de ce qui suit, invitant à enjamber le blanc et à rétablir la continuité. Une continuité qui est immédiatement confrontée à une nouvelle discontinuité, à travers le SN démonstratif, sur lequel le regard *bute* littéralement. Arrêt et arrêt de l’arrêt : la limite est à la fois revendiquée et dépassée. Le procédé relève ainsi d’une poétique du passage heurté, qui doit être négocié, alors même qu’il est facilité par les répétitions en début de paragraphe, les anaphores qui imposent, contre la linéarisation stricte, une logique de nature paradigmatique : malgré les gradations et les progressions, les paragraphes finissent par se superposer, se lire les uns à la lumière des autres, se formant et se déformant au passage, à l’instar des villes de Paris et de Rome, et ouvrant grand le champ des possibles.

Dans ce mouvement général de déictisation-aspectualisation qui tend vers une paradigmatisation, le SN démonstratif joue un rôle central : il cumule les deux facettes anaphorique et démonstrative. Certes, « cet homme » renvoie à « un homme » dans le cotexte gauche. Toutefois, par opposition au SN défini « l’homme », qui validerait un enchaînement attendu et parfaitement canonique, en résumant et en clôturant le processus de l’identification du personnage, le SN démonstratif signale, du point de vue tensif, une intensification, une rupture brusque, une relance et un rebond, donnant lieu à une thématisation subséquente. L’article défini exercerait pleinement sa fonction « définitoire (ou identification-catégorisation) », en renvoyant au « référent dans sa dimension de catégorisation, support d’un savoir prototypique et centre d’un réseau sémantique » (Massé-Arkan, 2017, en ligne), alors que le démonstratif désigne un « point de vue, met en focus, centre, délimite et de ce fait d’une certaine façon dé-contextualise un objet référent qu’il saisit globalement » (*ibid.*).

La déictisation-aspectualisation est ainsi créatrice de continuités et de discontinuités. La phrase se poursuit au-delà de la fin présumée du paragraphe. En même temps, le SN démonstratif oppose au balayage homogénéisant une « saisie-arrêt ». Dans ce cas, il n’est pas anodin que la praxématique place le démonstratif sous le signe de la troisième topothèse (image de réalité achevée) (Détrie, Siblot, Verine, 2001, p. 331). Pour Michèle Monte (2011), le démonstratif ne relève pas nécessairement de la subjectivité en soi-même et peut « construire un espace intersubjectif indifférencié ». Nous notons, pour notre part, le *passage* d’une instance encore impersonnelle à l’installation du « je », de ce « je »qui, dans *La Modification*, est pressenti et souhaité tout au long de l’ouvrage, avant d’émerger pour de bon vers la fin. En cela, la récurrence des SN démonstratifs est chargée de sens.

**Conclusion**

Dans ces pages, nous avons essayé de creuser la notion de déictique en progressant dans une triple direction : (i) en dégageant le mouvement de la déictisation comme installation de la deixis de référence à la base du déploiement des catégories temporelles, aspectuelles et spatiales et, plus particulièrement, de l’émergence du couple « je/tu (vous) » ; (ii) en prenant en considération le SN démonstratif ; (iii) en rendant compte d’une iconisation du plan de l’expression à travers la construction de la phrase, la gestion de l’espace de la page et la ponctuation.

Ainsi, nous avons pu montrer que la composante déictique entre dans la définition du style expérientiel du protagoniste, à la base de ses actions, de ses réflexions et d’une appréhension pathémique du monde. Finalement, l’attention s’est portée sur le style d’écriture singularisant qui, par certains de ses traits idiolectaux, *donne à voir* le style expérientiel en opérant des effets de présence. Le style d’écriture donne corps, en définitive, à cette genèse de l’ipséité, par glissements et passages, heurts et (re)bonds successifs, dont le pronom « vous » est ici la trace textuelle la plus manifeste. On verra dans ce redoublement « méta-discursif » une des conditions de la littérarité du texte.

**Bibliographie**

Corpus

Butor Michel, [1957] 1970, *La Modification*, Paris, Minuit.

Butor Michel, [1957] 1994, *La Modification*, Paris, Minuit.

Barthes Roland, 1964, Essais critiques, Paris, Le Seuil.

Basso Fossali Pierluigi, 2017, « Le geste et sa niche : gestion du sens “hors technique” », *Texto!*, vol. 22, n° 2, disponible sur : <http://www.revue-texto.net/index.php?id=3880> (consulté le 02/05/2020).

Benveniste Émile, 1966 et 1974, *Problèmes de linguistique générale*, 2 t., Paris, Gallimard.

Bertrand Denis, 2005, « Deixis et opérations énonciatives », *De l’énoncé à l’énonciation et vice versa. Regards multidisciplinaires sur la deixis*, Monticelli Daniele, Pajusalu Renate, Treikelder Anu (dir.), *Studia Romanica Tartuensia*, t. 4, Tartu, Tartu University Press, p. 171-185.

Biglari Amir, 2010, « Le pronom et l’actant », Actes Sémiotiques, no 113, disponible sur : <https://www.unilim.fr/actes-semiotiques/2000> (consulté le 02/05/2020).

Blanche-Benveniste Claire, Chervel André, 1966, « Recherches sur le syntagme substantif », *Cahiers de lexicologie*, vol. 9, n° 2, p. 3-37.

Bordron Jean-François, 1995, « Signification et subjectivité », *Langages*, n° 119, p. 63-78.

Bordron Jean-François, 2011, *L’iconicité et ses images*, Paris, Presses Universitaires de France.

Brisart Robert, 2011, « Husserl et l’affaire des démonstratifs. À propos de la référence en régime noématique », *Revue philosophique de Louvain*, no 109-2, p. 245-269.

Bühler Karl, [1934] 1965, *Sprachtheorie*, Stuttgart, Fischer.

Butor Michel, 1993, *Improvisations sur Michel Butor. L’écriture en transformation*, Paris, La Différence.

Colas-Blaise Marion, 1998, « Ponctuation et dynamique discursive », *À qui appartient la ponctuation ?*, Defays Jean-Marc, Rosier Laurence, Tilkin Françoise (dir.), Paris/Bruxelles, Duculot, p. 69-85.

Colas-Blaise Marion, 2001, « Sémiotique du corps et discursivité », Luxembourg, *Études Romanes*, n° 17, p. 115-131.

Colas-Blaise Marion, 2012, « Forme de vie et formes de vie », *Actes Sémiotiques*, no 115, disponible sur : URL : <https://www.unilim.fr/actes-semiotiques/2631> (consulté le 02/05/2020).

Colas-Blaise Marion, 2019, « Comment penser le “proto-embrayage” ? L’épreuve du texte littéraire », *Sens à l’horizon ! Hommage à Denis Bertrand*, Estay Stange Verónica, Hachette Pauline, Horrein Raphaël (dir.), Limoges, Éditions Lambert-Lucas, p. 227-253.

Coquet Jean-Claude, 2007, Phusis *et* logos. *Une phénoménologie du langage*, Saint-Denis, Presses Universitaires de Vincennes.

Détrie Catherine, 1998, « Entre ipséité et altérité : statut énonciatif de “on” dans *Sylvie* », *L’Information Grammaticale*, no 76, p. 29-33.

Détrie Catherine, Siblot Paul, Verine Bertrand (dir.), 2001, *Termes et concepts pour l’analyse du discours : une approche praxématique*, Paris, Champion.

Dubois Jean *et al.*, 1972, *Dictionnaire de linguistique*, Paris, Larousse,

Ducrot Oswald, Schaeffer Jean-Marie, 1995, *Nouveau Dictionnaire encyclopédique de sciences du langage*, Paris, Le Seuil.

Fontanille Jacques, 1987, *Le savoir partagé. Sémiotique et théorie de la connaissance chez Marcel Proust*, Paris-Amsterdam, Hadès-Benjamins.

Fontanille Jacques, 1996, « Sémiotique littéraire et phénoménologie », Costantini Michel, Darrault-Harris Ivan (dir.), *Sémiotique, phénoménologie, discours. Du corps présent au sujet énonçant*, Paris, L’Harmattan, p. 171-182.

Fontanille Jacques, [1998] 2003, *Sémiotique du discours*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges.

Fontanille Jacques, 1999, *Sémiotique et littérature. Essais de méthode*, Paris, Presses Universitaires de France.

Fontanille Jacques, 2011, *Corps et sens*, Paris, Presses Universitaires de France.

Garelli Jacques, 1992, « Voir ceci et voir selon », *Merleau-Ponty, phénoménologie et expériences*, Richir Marc, Tassin Étienne (dir.), Grenoble, Jérôme Millon, p. 79-99.

Greimas Algirdas Julien, Courtés Joseph, 1979, *Sémiotique, Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette.

Greimas Algirdas Julien, Fontanille Jacques, 1991, « Avant-propos », *Le discours aspectualisé*, Fontanille Jacques (dir.), Limoges, Presses Universitaires de Limoges, p. 5-16.

## Guillot Céline, 20006, « Présentation. Le démonstratif en français », *Langue française*, no 152, p. 3-8.

Jacquin Jérôme, 2017, « La deixis en français : explorations multimodales », *Langue française*, no 193 (en ligne).

Jakobson Roman, 1963, *Essais de linguistique générale*, Paris, Minuit.

Kerbrat-Oecchioni Catherine, [1980] 1999, *L’énonciation*, Paris, A. Colin.

Kleiber Georges, 1986, « Déictiques, embrayeurs, “token-réflexives”, symboles indexicaux, etc. : comment les définir ? », *L'Information Grammaticale*, no 30, p. 3-22.

Kleiber Georges, 2003, « Adjectifs démonstratifs et point de vue », *Cahiers de praxématique*, no 41, p. 33-54.

Kleiber Georges, 2016, « Énonciation et personne ou Quelques moments de la vie d’un couple », *L’énonciation aujourd’hui. Un concept clé des sciences du langage*, Colas-Blaise Marion, Perrin Laurent, Tore Gian Maria (dir.), Limoges, Lambert-Lucas, p. 33-50.

Kleiber Georges, Vuillaume Marcel, 2018, « La deixis en perspective », *Scolia*, no 32, p. 141-171.

Klinkenberg Jean-Marie, 2016, « Un instrument au service de l’énonciation : l’index (Applications au cas de la relation texte-image) », *L’énonciation aujourd’hui. Un concept clé des sciences du langage*, Colas-Blaise Marion, Perrin Laurent, Tore Gian Maria (dir.), Limoges, Lambert-Lucas, p. 51-68.

Landragin Frédéric, 2006, « Déixis »,  *Sémanticlopédie : dictionnaire de sémantique*, Godard Danièle, Roussarie Laurent, Corblin Francis, (dir.), GDR Sémantique & Modélisation, CNRS, disponible sur : <http://www.semantique-gdr.net/dico/> (consulté le 02/05/2020).

Lyons John, 1980, *Sémantique linguistique*, Paris, Larousse.

Massé-Arkan Pascale, 2017, « Démonstratif, article défini et construction déterminative démonstrative [*celui que-/de*]. Trois destins croisés dans l’histoire de la langue », *Revue des langues romanes*, vol. 121, no 1, p. 207-256.

Merleau-Ponty Maurice, 1964a, *L’œil et l’esprit*, Paris, Gallimard.

Merleau-Ponty Maurice, 1964b, *Le visible et l’invisible*, Paris, Gallimard.

Merleau-Ponty Maurice, 1968, *Résumés de Cours* (1952-1953), « Le monde sensible et le monde de l’expression », Paris, Gallimard.

Monte Michèle, 2011, « Intersubjectivité et coénonciation dans la poésie contemporaine », *L’actualisation de l’intersubjectivité : de la langue au discours*, Bertrand Verine, Détrie Catherine (dir.), Limoges, Lambert-Lucas, p. 119-138.

Morel Mary-Annick, Danon-Boileau Laurent (dir.), 1992, *La deixis*, Paris, Presses Universitaires de France.

Neveu Franck, 2004, *Dictionnaire des sciences du langage*, Paris, A. Colin.

Parret Herman, 2016, « La deixis de l’expérience esthétique »*, I percorsi dell’immaginazione. Studi in onore di Pietro Montani,* Guastini Daniele et Ardovino Adriano (dir.),Cosenza, Luigi Pellegrini Editore.

Philippe Gilles, 1998, « Les démonstratifs et le statut énonciatif des textes de fiction : l'exemple des ouvertures de roman », *Langue française*, n° 120, p. 51-65.

Philippe Gilles, 2005, « Traitement stylistique et traitement idiolectal des singularités langagières », *Cahiers de praxématique*, no 44, p. 77-92.

Rabatel Alain, 2005, « La part de l’énonciateur dans la co-construction interactionnelle des points de vue », *Marges Linguistiques*, M.L.M.S. Publisher, pp. 115-136.

Ricoeur Paul, 1990, *Soi-même comme un autre*, Paris, Le Seuil.

Saussure Louis de, 2018, « Introduction », *Deixis et anaphore*, Saussure Louis de (dir.), vol. 3, Londres, Iste Editions, p. 1-10.

Van Rossum-Guyon Françoise, 1970, Critique du roman, Essai sur « La Modification » de Michel Butor, Paris, Gallimard.

1. Pour un survol, cf. l’introduction à cet ouvrage. [↑](#footnote-ref-1)
2. Sauf indication contraire, nous renvoyons à l’édition de [1957] 1970. [↑](#footnote-ref-2)
3. Pour une sémiotique du corps, cf. Jacques Fontanille (2011). [↑](#footnote-ref-3)
4. Au sujet du démonstratif comme marqueur d’empathie dans la fiction et, plus particulièrement, du démonstratif dans les ouvertures de roman, qui exige la prise en considération du statut énonciatif du texte de fiction, cf. Philippe (1998). [↑](#footnote-ref-4)
5. Voir aussi Rabatel (2005). [↑](#footnote-ref-5)
6. Dans ce contexte, voir aussi Fontanille (1987, 1999). [↑](#footnote-ref-6)
7. Voir aussi Colas-Blaise (2001). [↑](#footnote-ref-7)
8. Au sujet d’un traitement idiolectal, cf. Philippe (2005). [↑](#footnote-ref-8)
9. Dans l’édition de 1970, le segment « appuyée sur la paroi du corridor » est suivi d’un point final, avant le passage à la ligne et le retrait. « Cet homme » comprend une majuscule. Le procédé de l’engendrement textuel par « paragraphes ouverts » apparaît une première fois à la page 42 et devient récurrent quand, précisément, les zones temporelles se chevauchent et que, sous l’effet des cauchemars, les incertitudes se multiplient. Les deux éditions ne se valent donc pas et les choix opérés dans celle de 1994 sont lourds de conséquences pour l’interprétation de l’ensemble. [↑](#footnote-ref-9)